



LA VISION ET LA VOIE

Javier Cercas

LES GRANDES IDÉES III

LA VISION ET LA VOIE

Javier Cercas

La vision et la voie

© Banque européenne d'investissement, 2019

Tous droits réservés.

Toutes les questions relatives aux droits et aux autorisations doivent être transmises à l'adresse suivante : publications@eib.org

Photos : © Shutterstock, © Getty Images, © DEA / A. DAGLI ORTI, © DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY, © DEA PICTURE LIBRARY, © Colin McPherson, © Stefano Bianchetti, © ullstein bild Dtl., © Leonid Andronov, © Sepia Times, © picture alliance, © Culture Club, © SOPA Images, © Christophel Fine Art, © adoc-photos, © Mondadori Portfolio, © Sònia Balcells. Tous droits réservés.

L'autorisation de reproduire ou d'utiliser ces prises de vues doit être sollicitée directement auprès du détenteur des droits d'auteur.

Les observations, interprétations et conclusions exposées ici sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les points de vue de la Banque européenne d'investissement.

pdf: QH-03-19-592-FR-N ISBN 978-92-861-4381-6 doi: 10.2867/599796

eBook: QH-03-19-592-FR-E ISBN 978-92-861-4385-4 doi: 10.2867/656701

LES GRANDES IDÉES

Qu'est-ce que l'Europe ? Un continent morcelé au fil des siècles par des guerres, des conflits territoriaux et la diversité culturelle.

À défaut de langue ou d'histoire commune, en tant qu'Européens, nous avons des racines, des besoins et des ambitions communes. Ces similitudes nous ont conduits à donner corps, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, à ce que nous aurions pu appeler une « utopie raisonnable », l'Union européenne.

L'écrivain espagnol Javier Cercas se penche sur l'Europe et les Européens, notre passé, les conflits, les idéologies et les personnes qui ont façonné l'Europe telle que nous la connaissons aujourd'hui. Même si l'on ne peut trouver de réponse définitive à toutes les questions, la conclusion semble inévitable : l'Europe sera tôt ou tard naturellement unifiée, malgré toute l'hostilité que cette idée suscite.

Il s'agit ici du onzième essai de la série des « Grandes idées » créée par la Banque européenne d'investissement.

La BEI a invité des leaders d'opinion internationaux à écrire sur les questions les plus importantes de notre époque. Ces textes nous rappellent que nous devons adopter une nouvelle manière de penser afin de protéger l'environnement, de promouvoir l'égalité et d'améliorer la vie des populations partout dans le monde.

The background of the image is the flag of the European Union, featuring a circle of twelve gold stars on a blue field. The flag is slightly blurred and has a draped, fabric-like texture. The text is centered in the lower half of the image.

**LA VISION
ET LA VOIE**

LA VISION ET LA VOIE

Je ne sais pas vraiment ce qu'est l'Europe. Par conséquent, si je devais répondre à cette question en une seule phrase, l'attitude la plus honnête serait probablement celle décrite par Saint Augustin dans les *Confessions*, en introduction à une réflexion éblouissante sur la nature du temps : « Si personne ne me le demande [ce qu'est l'Europe], je le sais ; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je ne le sais plus. » Mais ce n'est pas tout à fait vrai : je sais quelques petites choses sur l'Europe. Je sais, par exemple, que pour beaucoup de personnes, peut-être surtout pour les jeunes, l'Europe est aujourd'hui associée à l'Union européenne (UE), et pour beaucoup, jeunes et vieux, l'UE est perçue, dans le pire des cas, comme un regroupement improbable et imposé de pays ayant un long passé et peu d'avenir, et, dans le meilleur des cas, comme une entité supranationale

froide, abstraite et distante, à l'image de Bruxelles, sa capitale, dont on ne connaît pas avec certitude l'utilité hormis celle de donner du travail à une foule de bureaucrates ternes et de permettre aux populistes de l'ensemble du continent de lui faire endosser les dysfonctionnements de leur propre pays. Peu importe que la réalité soit tout autre, que le bien-être des Européens dépende en ce moment même de l'Union européenne

et que les institutions européennes construisent ou aident à construire des écoles, des hôpitaux, des bibliothèques et des routes, qu'elles appuient les petites et moyennes entreprises ou qu'elles financent la recherche scientifique. Ce qui est certain c'est que, malgré toutes ces constatations, qui ont une répercussion immédiate sur la vie des citoyens, beaucoup d'Européens affichent de la méfiance ou de l'indifférence à l'égard de l'Europe, ou du moins de l'UE.

“ Pour les jeunes, l'Europe est aujourd'hui associée à l'Union européenne (UE), et l'UE est perçue, dans le pire des cas, comme un regroupement improbable et imposé de pays ayant un long passé et peu d'avenir, et, dans le meilleur des cas, comme une entité supranationale froide, abstraite et distante.



**L'EUROPE :
PROMESSE DE
MODERNITÉ,
DE PROSPÉRITÉ
ET DE LIBERTÉ**

L'EUROPE : PROMESSE DE MODERNITÉ, DE PROSPÉRITÉ ET DE LIBERTÉ

L'image de l'Europe n'a cependant pas toujours été si négative ou, du moins, pas partout. Bien au contraire. Pendant des siècles, l'Europe a, par exemple, suscité de nombreux espoirs pour beaucoup d'Espagnols. Conscients de vivre depuis le début du XVII^e siècle dans un pays toujours plus isolé, toujours plus en proie à la pauvreté, à l'ignorance, au manque de libertés, au dogmatisme obscurantiste et à la fiction d'un empire en perdition, la plupart de mes ancêtres ont vu en l'Europe, à partir du milieu du XVIII^e siècle, une promesse réaliste de modernité, de prospérité et de liberté. J'ai moi-même grandi avec cette idée, dans une Espagne qui tentait difficilement de s'affranchir du franquisme. Mais il n'est pas nécessaire de remonter si loin, ni de se limiter à ma courte expérience ou à celle de mes compatriotes. Il y a un peu plus de dix ans, juste après l'entrée en vigueur de l'euro, alors que l'on préparait la constitution européenne et les élargissements de l'UE et que se tenaient les premières réunions pour la mise en place d'une défense européenne commune, une Europe unie se profilait comme la grande puissance mondiale du XXI^e siècle, la seule capable de remettre en question l'hégémonie nord-américaine ou chinoise. En 2004, un jeune politologue britannique nommé Mark Leonard a même osé publier un livre intitulé *Pourquoi l'Europe dominera le 21^e siècle*^[1] et, la même année, Jeremy Rifkin, sociologue américain réputé est même allé jusqu'à écrire : « Alors que le rêve américain s'estompe, un nouveau rêve européen voit le jour.^[2] » Et de conclure : « Les Européens nous ont montré la vision d'une nouvelle terre promise pour l'humanité et la voie à suivre pour y parvenir. » On peine à y croire, mais c'est ce qu'affirmaient il y a peu les penseurs du monde entier à propos de l'Europe.

“ La plupart de mes ancêtres ont vu à partir du milieu du XVIII^e siècle, en l'Europe une promesse réaliste de modernité, de prospérité.

LE RÊVE EUROPÉEN EST-IL MORT ?



LE RÊVE EUROPÉEN EST-IL MORT ?

Sur ce point, la question suivante s'impose : que s'est-il passé pour que tous ces espoirs s'effondrent pratiquement du jour au lendemain et pour que, déjà en mai 2010, un journaliste de la stature de Gideon Rachman puisse publier dans le *Financial Times* un article intitulé « The death of the European dream » (la fin du rêve européen) ? La réponse s'impose aussi comme une évidence : ce qu'il s'est passé s'appelle la crise économique la plus sévère qu'a connue l'Europe depuis 1929, une crise qui n'a pas entraîné de guerre mondiale comme à cette époque, mais un séisme politique de forte magnitude et la résurgence des pires démons européens, à commencer par celui du nationalisme, synonyme de discorde et de désunion. Maintenant que cette crise semble derrière nous, l'Europe peut-elle redevenir ce qu'elle était pour mes ancêtres espagnols, pour moi dans ma jeunesse et pour tous, ou presque tous, au début de ce siècle ?

Bien évidemment, je ne le sais pas. Par conséquent, revenons à la question initiale : qu'est-ce que l'Europe ? L'Europe possède-t-elle une identité propre, à l'image de la France, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Norvège ou de l'Espagne ? Le cas échéant, en quoi consiste-t-elle ? Dante, Shakespeare, Cervantès, Montaigne, Ibsen et Goethe ont-ils des points communs ? Tous ces écrivains qui ne partagent pas même une langue ont-ils quelque chose en commun ? Et suffit-il de parler la même langue pour partager une identité ? Milton et Melville, de même que Quevedo et Borges ont-ils la même identité ?

“ **Ce qu'il s'est passé s'appelle la crise économique la plus sévère qu'a connue l'Europe depuis 1929 et la résurgence des pires démons européens, à commencer par celui du nationalisme, synonyme de discorde et de désunion.**

D. Miguel de Cervantes Saavedra



Juan de lauriguí. Pinxit. año 1600.

Il semblerait que George Steiner ait tenté, il y a quelques années, de définir l'identité européenne au cours d'une conférence intitulée « Une certaine idée de l'Europe ». Il a alors avancé que notre continent peut se résumer en cinq axiomes. Le premier, c'est que l'Europe se caractérise par ses cafés, ces lieux de réunion où l'on conspire, écrit, débat et où naquirent les grandes idées philosophiques, les grands mouvements artistiques, les grandes révolutions idéologiques et esthétiques. Le deuxième, c'est que l'Europe se définit par une nature domestiquée et que l'on peut parcourir à pied, un décor à taille humaine qui contraste avec les paysages sauvages, démesurés et impraticables de l'Asie, de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Océanie. Le troisième, c'est que l'Europe est un continent empreint d'histoire, un vaste lieu de mémoire où les noms d'une multitude de rues et de places rappellent un passé toujours présent, à la fois lumineux et écrasant. Le quatrième, c'est que l'Europe est dépositaire d'un héritage double, contradictoire et indissociable : celui d'Athènes et de Jérusalem, de Socrate et de Jésus-Christ, de la raison et de la révélation. Le cinquième, c'est que l'Europe est dotée d'une conscience eschatologique, du sentiment de sa propre caducité, de la certitude sombre qu'elle eut un commencement et qu'elle aura inévitablement une fin, plus ou moins tragique.

“ **Notre continent peut se résumer en cinq axiomes. Le premier, c'est que l'Europe se caractérise par ses cafés. Le deuxième, c'est que l'Europe se définit par une nature domestiquée et que l'on peut parcourir à pied. Le troisième, c'est que l'Europe est un continent empreint d'histoire. Le quatrième, c'est que l'Europe est dépositaire d'un héritage double, contradictoire et indissociable. Le cinquième, c'est que l'Europe est dotée d'une conscience eschatologique, du sentiment de sa propre caducité.**



**LA SEULE IDENTITÉ
DE L'EUROPE RÉSIDE
DANS SA DIVERSITÉ**

LA SEULE IDENTITÉ DE L'EUROPE RÉSIDE DANS SA DIVERSITÉ

Ce sont donc les cinq axiomes qui, selon Steiner, définissent la nature de l'Europe. Il va sans dire que cette conception est brillante et provocatrice, mais imparfaite. Sans aucun doute ces traits sont caractéristiques de l'Europe, mais ils ne suffisent pas à définir son identité. Qui plus est, je suis sûr que Steiner en est conscient. Je suis aussi convaincu qu'il sait que le problème n'est pas la réponse qu'il apporte, lors de sa conférence, à la question sur l'identité de l'Europe, mais l'interrogation en elle-même. Au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle, Montaigne écrivait : « Il se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui.^[3] » Cela signifie que, bien avant Freud, le grand écrivain français avait compris que l'identité individuelle est en quelque sorte une fiction, qu'en notre for intérieur se déroule un drame à plusieurs personnages, un *drama em gente*, pour reprendre les termes avec lesquels Fernando Pessoa expliquait l'hétérogénéité de son œuvre, ou qu'y siège une confédération d'âmes, comme le prétendait un personnage d'Antonio Tabucchi, s'inspirant de Pessoa. Mais alors, si les identités individuelles sont illusoire, qu'en est-il des identités collectives ? Dans le fond, ces identités collectives, à commencer par celle de l'Espagne, ne sont guère que des inventions collectives induites ou directement imposées par des pouvoirs publics qui savent très bien, comme n'importe quelle autorité, que la première chose à faire pour gouverner le présent et le futur est d'administrer le passé, c'est-à-dire de construire un récit du passé apte à légitimer un présent commun et à préparer un futur également commun. En fait, la seule identité européenne vraisemblable est justement sa diversité – une identité contradictoire ou impossible, un oxymore – et le seul récit susceptible de la légitimer serait celui, par ailleurs fidèle, d'un groupe de vieux pays dotés de langues, de cultures, de traditions et d'histoires différentes qui, à un moment donné, après s'être impitoyablement combattus pendant des siècles, décident de se rassembler pour construire un nouveau pays uni par des valeurs de paix, de bien-être et de liberté des citoyens.



De ce point de vue, la devise de l'Europe unie pourrait être l'une des premières des États-Unis, grande utopie politique ayant éclairé le siècle des Lumières et historiquement la plus couronnée de succès. Cette devise était : *E pluribus unum* (de plusieurs, un), c'est-à-dire un seul État formé à partir d'une multitude de pays, de langues, de traditions et d'histoires.

Concernant ce point, je dois faire un aveu : l'Europe n'a jamais cessé d'être pour moi ce qu'elle était quand j'étais un jeune garçon fraîchement sorti d'une dictature interminable, à l'image de ce qu'elle fut pendant des siècles pour la plupart de mes ancêtres espagnols. En d'autres termes, tout comme mon ami Erri de Luca, je suis un « européiste » extrémiste. Pour moi, une Europe unie est la seule utopie politique raisonnable forgée par les Européens au fil de l'histoire. Des utopies politiques atroces – des paradis en théorie qui se sont changés en enfers dans la pratique – nous en avons inventés à tour de bras. Parmi les utopies politiques raisonnables, à ma connaissance, il n'existe que celle-là : l'utopie d'une Europe unie.

“ Une Europe unie est la seule utopie politique raisonnable forgée par les Européens au fil de l'histoire. ”

Si je ne m'abuse, une infinité de faits viennent étayer cette idée. Ils sont tellement évidents que je crains vraiment que nous ayons tendance à les oublier, bien installés que nous sommes dans une dictature du présent où les événements de la veille relèvent déjà du passé et ceux de la semaine dernière pratiquement de la préhistoire. Je mentionnerai seulement trois de ces faits. Le premier c'est que le sport européen par excellence n'est pas le football, comme beaucoup peuvent le penser, mais la guerre. Au cours du dernier millénaire, nous, Européens, nous sommes entretués sans nous accorder un seul mois de répit et de toutes les manières possibles : au cours de guerres de cent et trente ans, de guerres civiles, de religion, ethniques ou mondiales – qui étaient en fin de compte des guerres européennes. Ces dernières ont été terribles, atroces jusqu'au délire : comme le rappelle Steiner lui-même, entre août 1914 et mai 1945, de Madrid à la Volga, de l'Arctique à la Sicile, une centaine de millions d'hommes, de femmes et d'enfants périrent à cause de la violence, de la famine, de la déportation



et du nettoyage ethnique, et l'Europe occidentale et l'ouest de la Russie sont devenus des épicycles de la mort, théâtres d'une brutalité sans précédent, que ce soit à Auschwitz ou dans les goulags. Le projet de l'Union européenne est évidemment né de l'horreur de cette boucherie indescrivable et de la conviction, pleine de discernement, de dégoût et de courage, que rien de comparable ne devait se répéter en Europe. Le fruit de cette conviction n'est pas moins évident, ni moins surprenant : mon père a connu la guerre, tout comme mon grand-père, mon arrière-grand-père et mon arrière-arrière-grand-père et probablement tous mes ancêtres, mais moi je ne la connais pas. J'appartiens à la première génération d'Européens qui ne connaît pas la guerre, du moins – n'oublions pas les luttes féroces qui ont fait voler en éclats la Yougoslavie – une guerre entre les grandes puissances européennes. Je sais que certains pensent que, par conséquent, une nouvelle guerre en Europe est inconcevable. Cela me paraît bien naïf.

Dans l'histoire de l'Europe, ce qui est inhabituel, ce n'est pas la guerre, mais la paix. Par ailleurs, il suffit que réapparaissent des problèmes sérieux, comme ceux à l'origine de la crise de 2008, pour que resurgisse avec force et vigueur le nationalisme, raison ultime, caractéristique et moteur de toutes les guerres européennes de ces deux derniers siècles. L'union de l'Europe a pour vocation de le combattre, mais c'est une tâche difficile. Le nationalisme n'est pas une idéologie politique, mais une croyance. En fin de compte, la nation a été le substitut de Dieu comme fondement politique de l'État, et il sera aussi difficile de s'en débarrasser en Europe qu'il a été difficile de se débarrasser de Dieu. Comme l'a observé George Orwell, le nationaliste ne tient pas compte de la réalité, de sorte que peu lui importe si l'on démontre, chiffres à l'appui, que sortir de l'Europe est préjudiciable à la Grande-Bretagne ou que la logorrhée anti-immigration de certaines personnalités politiques n'est en réalité qu'un pur délire xénophobe, parce qu'il continuera de croire que les Britanniques doivent sortir de l'Europe et que les immigrés menacent son emploi et sa sécurité et, par conséquent, il sera en faveur du Brexit. Condorcet^[4] a écrit que « la peur est l'origine de presque toutes les sottises humaines, et surtout des sottises politiques », et Walter Benjamin soutenait que le bonheur consiste à vivre sans crainte.



JOSEPH STALINE, WINSTON CHURCHILL ET FRANKLIN D. ROOSEVELT,
CONFÉRENCE DE YALTA (1945). LES « TROIS GRANDS » ONT DÉCIDÉ DES
FRONTIÈRES DE L'EUROPE À LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE.



Les nationalistes sont malheureux et en proie à la peur : pour bon nombre d'entre eux, l'UE n'est qu'une entité distante, inutile et sans âme qui les oblige à vivre à la merci des éléments, avec des personnes étrangères, qui parlent des langues bizarres et qui ont des coutumes non moins inhabituelles. Ils préfèrent vivre avec leurs congénères ou plutôt

“ La seule chose utile à faire pour l'avenir c'est de garder le passé toujours présent. C'est pourquoi oublier la sombre histoire de violence qui a ravagé l'Europe, faire comme si elle n'avait jamais existé est une immense erreur. Oublier que l'UE a joué un rôle essentiel dans l'annulation de ce passé sinistre est une erreur encore plus regrettable.

avec ceux qu'ils imaginent être les leurs ou dont on les a persuadés qu'ils l'étaient, protégés par les fausses certitudes de toujours, réfugiés dans des identités collectives illusoire, respirant, comme dirait Nietzsche, la vieille odeur de l'étable. La seule chose utile à faire pour l'avenir c'est de garder le passé toujours présent. C'est pourquoi oublier la sombre histoire de violence qui a ravagé l'Europe, faire comme si elle n'avait jamais existé est une immense erreur. Oublier que l'UE a joué un rôle essentiel dans l'annulation de ce passé sinistre est une erreur encore plus regrettable.

Une deuxième raison fait que l'union de l'Europe me semble être le projet politique le plus attrayant et le plus ambitieux de notre époque. Pendant des siècles, l'Europe fut le centre du monde, mais elle ne l'est plus et, depuis quelque temps, il ne s'écoule pas un jour sans que nous n'entendions ou que nous ne lisions que la seule chose, ou presque, qu'il nous reste à faire, nous Européens, face à la montée des grandes puissances émergentes, est de dépérir comme la noblesse déchue entre les ruines d'une splendeur passée, pour paraphraser le plus grand poète espagnol de l'après-guerre, Jaime Gil de Biedma. Ce pessimisme ne me semble pas justifié. Il est vrai que le poids de nos pays dans le monde, pris individuellement, est toujours plus léger, surtout si nous le comparons à celui de la Chine, de l'Inde ou du Brésil, mais il est aussi vrai qu'ensemble

nous jouissons toujours d'un immense pouvoir, ne serait-ce que parce que nous sommes la plus grande puissance économique au monde, avec un PIB de 18 000 milliards d'euros en 2018^[5]. Il est aussi vrai que le poids politique de l'Europe unie est faible, y compris son poids culturel et scientifique. Toutefois, ce n'est pas parce qu'elle est unie, mais parce qu'elle ne l'est pas suffisamment et que les vieux États se refusent bec et ongles à céder leur souveraineté et à se dissoudre politiquement en un État fédéral unique. L'utopie est encore très loin de se concrétiser, si bien que personne ne peut se satisfaire du fonctionnement actuel de l'UE. Pour commencer, le déficit de démocratie de ses institutions est flagrant et c'est peut-être le principal problème de l'UE, car il empêche ce qui n'était initialement, par la force des choses, qu'un projet élitiste, conçu et dirigé par une avant-garde cultivée, de se transformer en ce qu'il doit être : un projet populaire, appuyé et mis en œuvre directement par les citoyens. Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là. Des politiques économiques et budgétaires communes nous font défaut (même si nous bénéficions bel et bien d'une monnaie et d'une banque communes), nous ne disposons pas d'une politique intérieure et extérieure commune, ni d'une politique de défense commune, ni bien sûr de politique culturelle commune.

De ce dernier point de vue, depuis ma lorgnette de lecteur et d'écrivain, l'incohésion est totale, au-delà des contacts et des échanges qui, de tout temps, se sont produits et qui sont probablement plus fluides que jamais. Mais cela ne suffit pas : chacun de nos pays opère au travers de systèmes littéraires, éducatifs et intellectuels complètement différents. Nous n'avons pas de journaux, de revues, de radios ou de télévisions communes, si bien qu'une opinion publique commune nous fait défaut. Nous n'avons pas de maisons d'édition européennes, ni de débats de portée européenne, et il ne me semble pas non plus que nous ayons beaucoup d'écrivains vraiment européens (des écrivains reconnus sur tout le continent). Par ailleurs, j'ai appris qu'il existe un prix littéraire européen, décerné tous les ans par le Parlement européen, uniquement parce qu'il m'a été remis il y a trois ans pour l'un de mes romans, ce qui signifie que son impact, au niveau européen, est très faible.







Bohemian
 Wendish
 Slavakish
 Serbian
 Bulgarian
 Kroatian
 Swedish
 Danish
 High & Low
 German
 Dutch
 English
 French
 Spanish
 Portuguese
 Illyrian
 (much mingled
 with
 Latin)

of Languages.
 Welch Breton
 of Languages.
 Arabic Ethiopic

Languages.
 Turkish Mongolic

Languages.
 All spread over the
 the Southern Part
 of Languages.
 Japanese

Languages
 Laos Birmese
 Asia
 Japanese Tibetan

according to Lynch
 perhaps their original
 about 300 B.C. and pass th

HEPTARCHY
 Northumbria
 Mercia
 Kent
ANGLES
SAXONS
FRANKS
FRANKS after 477
 Migrate under Clovis, or
 found under Clovis the
 kingdom 481-511
VISIGOTHS
 under Ataulph 472-507
 pass to Spain, subdu

VARIÉTÉ DE LANGUES, DE CULTURES, DE TRADITIONS ET D'AUTONOMIES

VARIÉTÉ DE LANGUES, DE CULTURES, DE TRADITIONS ET D'AUTONOMIES

Tout ce que je viens de dire peut paraître banal ou anodin, surtout comparé aux grandes questions économiques et politiques, mais je suis convaincu du contraire. Le grand défi de l'Europe, ou du moins de celle où j'aimerais vivre et sur laquelle je mise, consiste justement à concilier deux choses apparemment inconciliables : la diversité culturelle et l'unité politique. Sans diversité culturelle, l'Europe s'appauvrira irrémédiablement, car la diversité de langues, de cultures, de traditions locales et d'autonomies sociales est pour nous une source presque inépuisable de richesse. C'est pourquoi il faut en prendre soin et la renforcer. Il n'y a pas de contradiction entre cette urgence et celle qui consiste à créer une culture européenne commune, dotée d'un système intellectuel commun et d'une communauté d'intérêts, car la culture européenne de tous doit être ce qu'elle a toujours été dans le fond depuis la dissolution de l'Empire romain, à savoir le fruit de la rencontre de langues et de cultures diverses. Mais parallèlement, sans unité politique, l'Europe paraît vouée à la destruction, car cette diversité culturelle si riche a été sur le plan politique le germe des haines ethniques, des revendications régionalistes et des nationalismes chauvins auxquels le continent est confronté sans relâche et qui menacent de l'anéantir. *E pluribus unum*. Nous en revenons au principe d'unité dans la diversité, à l'identité multiple de l'Europe, à son oxymore initial : l'Europe doit être politiquement une et culturellement plurielle. Ce n'est qu'ainsi, me semble-t-il, qu'elle pourra donner le meilleur d'elle-même et ne pas se résigner à l'insignifiance.

“ Sans diversité culturelle, l'Europe s'appauvrira irrémédiablement et sans unité politique, l'Europe paraît vouée à la destruction. ”



La troisième et dernière raison pour laquelle une Europe unie me semble être le projet politique le plus précieux de notre époque n'est pas moins importante que les deux précédentes, mais peut s'expliquer plus succinctement. Les rédacteurs de traités politiques classiques considéraient généralement que l'idéal pour le développement de la démocratie était, pour reprendre les termes de Rousseau dans *Du Contrat social* (livre III, chapitre IV), « un État très petit, où le peuple soit facile à rassembler et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres. »

Il est évident que cette recommandation n'est plus d'actualité. En effet, l'un de nos principaux problèmes politiques est que, dans les économies actuelles mondialisées, les grandes entreprises transnationales disposent d'un tel pouvoir qu'elles finissent par imposer leurs normes aux gouvernements des pays et surtout à ceux des petits pays qui ne sont pas en mesure de s'y opposer et qui se voient donc contraints de se soumettre à leurs commandements. Par conséquent, une Europe vraiment unie, qui réunit le pouvoir de plusieurs États, représente peut-être la possibilité unique que, dans nos sociétés, la politique puisse enrayer la toute-puissance aveugle de l'économie et constitue peut-être le seul instrument qui pourrait nous permettre de conserver une démocratie digne de ce nom. Jürgen Habermas^[6] a notamment insisté, à raison, sur ce point : « La démocratie dans un seul pays, écrivait le penseur allemand, n'est pas à même de se défendre contre les ultimatums d'un capitalisme furieux dépassant les frontières nationales.^[7] »

“ Une Europe unie est le projet politique le plus précieux de notre époque. ”

A portrait of a man with a large, powdered wig, wearing a brown coat and a white cravat. The background is dark and textured.

**TROIS PILIERS :
CONCORDE,
PROSPÉRITÉ
ET DÉMOCRATIE**

TROIS PILIERS : CONCORDE, PROSPÉRITÉ ET DÉMOCRATIE

Concorde, prospérité et démocratie : ce sont les trois piliers qui ont contribué à appuyer l'UE en Europe pendant le dernier demi-siècle et les valeurs qui devraient guider notre utopie raisonnable future. En fin de compte, rien d'essentiel ne les distingue des valeurs fondamentales de la Révolution française : liberté, égalité et fraternité. Il est certain que, comme je le disais précédemment, l'utopie est encore bien loin de devenir une réalité. Nous pouvons le vérifier chaque fois que se produit une crise majeure en Europe, que ce soit sur le plan économique ou de l'accueil des réfugiés. L'UE est alors incapable d'agir comme un tout et chaque pays en vient à se replier sur lui-même, à veiller sur ses intérêts propres et à négliger l'intérêt commun, sans comprendre que, du moins dans l'Europe actuelle, nous ne pouvons veiller sur nos intérêts propres sans veiller sur ceux des autres, car ils sont aussi les nôtres.

Il est impossible de ne pas admettre que l'utopie européenne ne s'est pas encore complètement concrétisée. Toutefois, à bien y regarder, c'est peut-être mieux ainsi, parce que les utopies sont en quelque sorte comme les démocraties. La démocratie parfaite n'existe pas. Une démocratie parfaite est une dictature, c'est-à-dire une fausse démocratie : ce qui définit véritablement la démocratie ce n'est pas qu'elle soit parfaite, mais qu'elle soit perfectible à l'infini, que l'on puisse toujours l'améliorer. Il en est de même avec les utopies. Une utopie devenue réalité est une fausse utopie, parce que tous les êtres humains sont différents. Nous avons des besoins, des aspirations et des désirs différents et ce qui est un paradis pour les uns peut devenir un enfer pour les autres. Par conséquent, une vraie utopie, ce n'est pas apporter à tout un chacun le même bonheur mais permettre à chacun de rechercher à sa façon son propre bonheur. Est-ce que l'Europe unie pourra y parvenir à l'avenir ? Est-ce qu'elle pourra devenir ce que les politologues et les sociologues du monde entier imaginaient il y a seulement quelques années, à savoir le chef de file du XXI^e siècle, comme le prédisait Mark Leonard, ou la nouvelle Terre promise de l'humanité, comme le prévoyait Jeremy Rifkin ?



**NORTH
POLE**

**GLOBAL
WARMING
STILL NOT
PROVED**

Veggie
Strictly Healthy

Je ne le sais pas. Je reste sans réponse à cette question. En revanche, je sais certaines choses. Par exemple, je sais que, comme l'ont remarqué avec stupéfaction certains spécialistes de la politique internationale, tel Moisés Naím, nous assistons depuis quelque temps à un phénomène inhabituel. En effet, les États-Unis, première puissance mondiale, renoncent d'eux-mêmes à leur pouvoir et à leur influence et ce sans qu'ils ne leur soient ôtés par leurs rivaux.

Ce phénomène s'est amplifié avec l'arrivée au pouvoir de Donald Trump, au point que John Kerry, ancien secrétaire d'État américain, qualifie ce retrait général d'« abdication grotesque sur le plan du leadership ». D'autres comme le sociologue norvégien Johan Galtung, connu pour avoir prédit la chute de l'Union soviétique, annoncent depuis quelque temps, à grand renfort d'arguments convaincants, l'effondrement imminent de la puissance nord-américaine. J'ignore si tout se produira aussi rapidement que le prévoit Galtung, mais il est vrai qu'après environ un siècle d'hégémonie mondiale, les États-Unis se replient sur eux-mêmes très rapidement, attitude notable à de nombreux égards : le pays n'a pas signé le Partenariat transpacifique (PTP), il se désintéresse des questions européennes et réduit, jour après jour, son influence dans des problématiques clés, comme la lutte contre le réchauffement climatique, la prolifération nucléaire, l'aide au développement, le contrôle des pandémies mondiales, la réglementation de l'internet ou les mesures visant à endiguer les crises financières.



À l'image des empires, les hégémonies mondiales ne sont pas éternelles. J'espère seulement que, quand celle des États-Unis prendra fin, ce ne sera pas, comme beaucoup le prédisent, au tour de la Chine. J'espère que le moment venu, l'union de l'Europe sera beaucoup plus solide qu'elle ne l'est actuellement et que, grâce à cette dernière – grâce à la conversion de l'Europe en un État fédéral –, nous pourrons, à défaut de reprendre le flambeau des États-Unis, occuper une position importante dans le monde post-hégémonique que certains prédisent. Mais j'ai bien peur que si, au contraire, notre position dans ce nouveau monde sans hégémonie claire est secondaire ou subordonnée, nous ne mettions sérieusement en péril notre mode de vie privilégié, dont nous jouissons depuis plusieurs décennies et que beaucoup semblent inconsidérément prendre pour acquis.

Cette attitude me semble inconsidérée car ce mode de vie n'est pas le fruit du hasard. Bien au contraire. C'est le fruit de la sueur et du sang de générations d'Européens et, concomitamment, d'une expérience politique inédite, d'une audace extraordinaire, née de l'apprentissage des horreurs perpétrées dans l'Europe du XX^e siècle, que je ne saurais appeler autrement qu'héroïsme de la raison, qui a érigé au cours du dernier demi-siècle la société la plus pacifique, la plus prospère et la plus libre de notre histoire. Une expérience qui, comme le rappelait Michel Serres il n'y a pas si longtemps, a permis aux Européens de vivre « la plus longue période de paix et de prospérité depuis la guerre de Troie^[8] ». Ce n'est pas du triomphalisme, c'est reconnaître une évidence historique. L'ignorer serait une erreur, car si nous ne sommes pas en mesure de repérer le bien dont nous disposons, il nous est difficile de repérer le bien qui nous manque et le mal que nous devons corriger.

A close-up, sepia-toned portrait of an elderly man with a full, white beard and mustache. He is wearing round-rimmed glasses and a dark suit jacket over a white shirt and a patterned tie. The background is dark and out of focus, suggesting an indoor setting like a library or study.

**L'HÉROÏSME
DE LA RAISON**

L'HÉROÏSME DE LA RAISON

Je viens d'utiliser l'expression « héroïsme de la raison ». Je devrais préciser qu'elle n'est pas de moi, mais d'Edmund Husserl. Le philosophe allemand l'a utilisée pour la première fois en 1935, en conclusion de discours devenus célèbres sur la crise de l'humanité européenne prononcés à Prague et à Vienne. À cette occasion, il a affirmé que ce qui définissait l'Europe était son amour de la connaissance rationnelle et qu'à ce moment-là, alors que le continent se relevait d'une boucherie indescriptible et qu'il commençait à sentir les prémices d'une nouvelle boucherie, l'Europe n'avait plus que deux issues « ou bien le déclin [...] devenue étrangère à son propre sens rationnel de la vie, la chute dans la haine spirituelle et la barbarie, ou bien la renaissance [...] à partir de l'esprit de la philosophie, grâce à un héroïsme de la raison^[9]. » Selon moi, cet héroïsme de la raison constitue l'impulsion initiale de l'union de l'Europe et il est à la base du récit fidèle qui, comme je le disais précédemment, la légitime : l'histoire de quelques vieux pays dotés de langues, de cultures, de traditions et d'histoires différentes qui, après s'être combattus sans pitié pendant des siècles au cours de guerres interminables, ont décidé de s'unir pour construire un nouveau pays et le consolider autour de valeurs de concorde, de bien-être et de liberté.

“ Cet héroïsme de la raison constitue l'impulsion initiale de l'union de l'Europe et il est à la base du récit fidèle qui, la légitime. ”

Certains lecteurs penseront que je suis un optimiste ou peut-être un rêveur. Il y en aura même qui penseront que, depuis 1935, nous nous sommes encore plus éloignés du sens rationnel de la vie dont parlait Husserl, que nous nous sommes enfoncés plus profondément dans la haine spirituelle et la barbarie. Je ne le crois pas et je ne pense pas non plus qu'Alberto Savinio, grand écrivain italien dont je veux rapporter les propos pour conclure, serait cet avis. Ces propos furent publiés le 27 décembre 1944, peu de temps avant la fin de la guerre en Italie et dans le reste de l'Europe. Ils font écho au souvenir de l'horreur qui vient de s'achever et à l'euphorie de la libération du fascisme.



Ce sont des propos traversés d'une émotion pure que l'on retrouve d'une certaine façon à l'origine de l'utopie raisonnable de l'Europe. J'ajouterais que résonne pour moi dans cette émotion l'héroïsme de la raison dont parlait Husserl.

« Je suis de plus en plus profondément convaincu, écrit Savinio, que les peuples d'Europe ne guériront de leurs très graves blessures qu'à condition de former un jour une seule nation unie par des pensées, des intérêts et un destin communs. [...]

L'Europe, au fond d'elle-même, et peut-être à son insu, souhaite naître et, tôt ou tard, cela arrivera. Mais, qui sait ? La folie des hommes, leur bêtise — et surtout leur entêtement à ne pas accepter les prescriptions du destin à moins d'y être poussés, sont telles [...] qu'il faudra peut-être une troisième guerre encore plus destructrice que les deux précédentes pour que le cerveau des Européens comprenne enfin le caractère impérieux de l'union. Toutefois, dans ce dernier cas, ce ne seront plus les Européens vivants qui s'uniront, mais les fantômes de ceux qui ont vécu ou, ainsi que les nommait Homère : leurs "ombres". Mais peut-être y échapperons-nous. [...]

Aucun homme, aucune puissance, aucune force ne sera en mesure d'unir les Européens et de bâtir l'Europe. Seule une idée pourra unir les Européens. Seule une idée pourra faire l'Europe. L'idée, cette chose humaine par excellence.

Et cette idée est celle d'une communauté sociale. [...]

Alors cette union "naturelle" de l'Europe pourra naître. Elle adviendra un jour ou l'autre. Elle aura lieu tôt ou tard. Elle adviendra malgré tout. Elle se fera en dépit de tout. »^[10]

Notes

- [1] Mark Leonard, *Pourquoi l'Europe dominera le 21^e siècle (Why Europe Will Run the 21st Century*, Fourth Estate, 2005).
- [2] Jeremy Rifkin, *Le rêve européen, ou comment l'Europe se substitue peu à peu à l'Amérique dans notre imaginaire (The European Dream: How Europe's Vision of the Future is Quietly Eclipsing the American Dream*, Jeremy P. Tarcher, 2004).
- [3] Michel de Montaigne, *Essais*, 1580.
- [4] Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794). Mathématicien, économiste et philosophe, il fut l'un des Encyclopédistes et prit une part active à la Révolution française. Ses œuvres les plus connues sont *Du calcul intégral*, *Essais d'analyse* et *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*.
- [5] <https://data.worldbank.org/indicator/ny.gdp.mktp.cd>
- [6] Jürgen Habermas, Peter Bofinger et Julian Nida-Rümelin, « Für einen Kurswechsel in der Europapolitik », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 3 août 2012 ; Javier Cercas, « Por un cambio de rumbo en la política europea », *El País*, 12 août 2012, et « Las ideas y la sangre », *El País*, 31 juillet 2016.
- [7] Ibidem.
- [8] Michel Serres, « La humanidad progresa adecuadamente », *El País*, 3 janvier 2017.
- [9] Edmund Husserl, conférence donnée au Kulturbund de Vienne les 7 et 10 mai 1935 ayant pour titre « La crise de l'humanité européenne et la philosophie » (note de l'auteur).
- [10] Alberto Savinio, *Sorte dell'Europa*, Adelphi Edizioni, 1977. *Destin de l'Europe* inclut une série d'écrits publiés par Savinio entre 1943 et 1944. L'extrait présenté ici souligne l'urgence d'une Europe unie. La traduction de l'extrait ici reproduit a été effectuée avec l'aimable autorisation des héritiers de l'auteur.

BIOGRAPHIE

Né en 1962 à Ibahernando, dans la province de Cáceres, **Javier Cercas** est l'un des écrivains espagnols les plus connus dans le monde. En 2001, il a publié *Les Soldats de Salamine*, qui a remporté un franc succès en Espagne comme à l'étranger, suscitant des commentaires élogieux de la part de personnalités aussi remarquables que George Steiner, J.M. Coetzee, Mario Vargas Llosa et Susan Sontag. L'œuvre de Cercas se caractérise par une exploration audacieuse de la frontière entre réalité et fiction (il a lui-même défini certains de ses romans comme des « récits réels »), mettant toujours l'accent sur l'analyse du présent et de ses clés. La publication du *Monarque des ombres* (février 2017) vient clôturer un formidable exercice de littérature et de mémoire, qui évoque le souvenir de la guerre civile espagnole. Traduites en plus de trente langues, ses œuvres ont reçu de nombreuses récompenses nationales et internationales, comme le prix du livre européen 2016 pour son roman *L'Imposteur* et, en France, le prix André Malraux 2018 pour son roman *Le Monarque des ombres*. Dernièrement, il est aussi devenu lauréat du prix Planeta 2019 pour son roman *Terra Alta*.





**Banque
européenne
d'investissement**

La banque de l'UE